

Ω

Les chevaux achetés aux Kazakhs suivaient le convoi sans trop rechigner. Ils avaient encore besoin de quelques heures de dressage afin de pouvoir être vendus. La compagnie avait voyagé presque tout l'été dans la steppe, et regagnait lentement les territoires de l'Ouest. Les premières agglomérations de Pologne seraient bientôt en vue ; ces petites villes étaient les portes de la civilisation, après des semaines d'errance dans les immensités où ce qui ressemblait de plus près à un homme étaient ces grandes stèles disposées autour des tertres funéraires royaux.

La plaine flamboie sous les derniers rayons du soleil qui fond lentement derrière la ligne d'horizon. Le convoi fait halte à hauteur d'un bras de rivière bordé par un bois de bouleaux. Non loin, un pin frappé par la foudre dresse sa macabre silhouette dans le ciel crépusculaire. Une nuée d'enfants et quelques femmes sortent hâtivement de dessous les bâches, on se met aussitôt à ramasser le bois pour le feu. Certaines mères entament un chant, les enfants aident les adultes ou

jouent à se poursuivre, les hommes détellent les chevaux et les mènent boire. Quelques-uns ont sorti de rares armes à feu et des arcs et font le guet autour du cercle de roulottes. Chacun porte un long couteau bien visible à la ceinture.

Milo est déjà auprès de la jument grise. Il lui parle doucement près de l'oreille, mais elle continue de rouler des yeux fous et de trépigner, et ça le fait rire. Elle a mordu plusieurs chevaux, et il faut l'attacher à l'écart de ses semblables pour qu'elle avance sans trop faire d'histoires. « C'est un démon, lui avait dit Aïbek. Je te la laisse pour rien. Elle ne se soumettra jamais. » Milo s'était aussitôt attaché à elle, au démon, à la sauvage, à l'indocile. Alors qu'il tente de l'apaiser, il se voit déjà filer un matin sur son dos robuste, aller là où est son bon plaisir, vers les êtres et les lieux inconnus qui ne cessent de l'appeler.

Milo se fige : la voilà qui vient vers lui. Faith. Elle marche cambrée et le menton haut ; ses cheveux presque bleus balaient ses fesses au rythme de son pas onduleux et pourtant décidé. Que veut-elle encore ? Faith pose sa main tatouée et baguée sur la robe soyeuse de la jument, dévisage Milo avec une intensité presque féroce. Il lui accorde un regard bref, et continue tranquillement à parler à la bête et à caresser son flanc. La main de Faith se déplace du cheval à la poitrine du garçon sur laquelle elle fait un signe ; il la regarde, préfère ne pas penser à ce qu'elle vient de dessiner sur son torse. Il lui prend la main, la garde un instant dans la sienne, et la repousse doucement. Puis il tourne le dos à la jeune fille et va s'occuper d'un autre cheval. Longtemps il sent son regard terrible peser sur lui.

Faith a tout juste quatorze ans. Milo vingt. Faith et Milo. Milo et Faith. Ils ne sont pas frère et sœur. Pas non plus

mariés, ni même promis. Au sein de la grande famille, ce qui les unit ne porte pas de nom.

La mère de Faith était morte en couches et son père l'avait suivie quelques jours plus tard. On prétendait qu'il s'était noyé lors de la traversée d'un fleuve en crue, mais tout le monde savait qu'il s'était suicidé. Depuis ce jour, Milo avait lui-même élevé l'enfant. Le gamin ne supportait pas l'autorité ni la contrainte, mais il avait trouvé son maître dans cette petite créature vagissante ; il en prenait soin avec autant de tendresse qu'une chienne pour son petit, la nourrissait, dormait avec elle et la portait contre lui enveloppée dans un grand morceau de tissu attaché à son torse. On voyait le petit bonhomme se balader partout avec le bébé arrimé à son corps ; Faith était comme un prolongement de lui-même.

À l'âge de huit ans, Faith avait décrété solennellement devant toute la compagnie qu'elle épouserait Milo. Et puis on avait oublié. Mais lorsque son oncle lui annonça, le jour de ses treize ans, qu'elle était promise à Tom Boswell, elle refusa de s'alimenter. Milo finit par la convaincre de cesser de jeûner. Personne ne devait jamais savoir ce qu'il lui avait dit pendant les deux heures passées dans la roulotte avec elle, mais ensuite elle accepta docilement le mariage avec Tom. Depuis ce jour cependant, Faith ne proférait plus une parole. Tom Boswell était un bon gars d'une trentaine d'années que sa femme avait abandonné pour s'enfuir avec un homme d'une autre tribu. Faith s'occupait de la roulotte, elle cousait les chemises de Tom et préparait la nourriture, mais on disait que c'était tout ce qu'il était en droit d'attendre de sa jeune épouse. Il ne s'en plaignait pas, et semblait même éprouver une espèce de compassion pour la souffrance de Faith.

Ce soir la tension est palpable. Un calme étrange descend sur le camp. Les étendues de graminées dansent dans une brise tiède, annonciatrice d'orage, mais le ciel ne semble pas prêt à craquer. Les chevaux raclent le sol et poussent de petits hennissements nerveux. Tout le monde s'assied autour des feux et les femmes commencent le service. Faith remplit le bol de Milo en premier, en le couvant de son feu dévorant, qui n'échappe à personne. Après le repas, pendant que les autres sortent les pipes et les instruments de musique, l'oncle de Faith l'emmène dans sa roulotte et la sermonne. Sa voix étouffée est pleine de rage ; on n'entend que lui. Bientôt une femme commence un chant mélancolique qui couvre les vociférations.

Milo est pensif. Ses yeux scrutent les lointains presque entièrement gagnés par la nuit. Parfois ce moment de la fin de journée le rend joyeux, il participe à la liesse générale, sort sa guitare. Mais pas ce soir. Quand il repose le regard sur la compagnie disséminée autour du feu, chacun semble s'être figé dans l'action qu'il vient d'entreprendre, les gens et les bêtes sont comme les personnages d'un tableau, arrêtés dans le temps, qui n'attendent qu'un claquement de doigts pour se remettre à bouger. Milo déteste cette impression pourtant familière : les siens et le monde, immobilisés comme sur la scène d'un théâtre à laquelle il n'a pas accès. La dernière fois, il a bu comme un Polonais, a provoqué son cousin Lash au couteau et a fini par aller se perdre dans la nature.

Les yeux dans les flammes, les mains nerveusement occupées à assouplir des rênes de cuir, il repense à la Grise, rêve de disparaître discrètement, de se fondre dans le paysage comme un animal sauvage, de s'endormir pour s'éveiller

dans la peau d'un autre. Milo soupire et se rapproche de son grand-père. La proximité du vieux a le don de l'apaiser lorsqu'il est anxieux, ou las. Aberrama lui propose une bouffée de tabac, Milo accepte et tire sur la pipe, recrache la fumée qui l'isole encore un peu plus du reste du monde. Mais qu'est-ce qu'elle fiche ? Faith lui fait peur. Chaque matin, il est inquiet quand elle tarde à sortir de sa roulotte. La nuit dernière, il a rêvé d'elle, il la voyait marcher seule dans la plaine au clair de lune ; elle entrait dans un marais et y disparaissait lentement. Il chasse l'image de la jeune fille en tirant une seconde bouffée.

Aberrama paierait cher pour que ça cesse. Cette tension, cette attente sans objet, cette chose qui grossit dans la poitrine de Milo et qu'il va devoir expulser d'une manière ou d'une autre s'il ne veut pas se faire manger par elle. C'est son seul souhait, au fond. Aux autres, il parle toujours des îles de l'Ouest. Il a fait le vœu solennel qu'avant de mourir, il lui soit donné de sentir l'odeur de la tourbe brûlée, du tweed imprégné de bruine. On ne sait plus les raisons qui ont poussé la tribu des Britannia à quitter son île. L'exode s'est produit peu après la mort de sa fille Hope, la mère de Milo et de Babik. Pour Aberrama, tout s'est lentement dissous dans l'oubli et le chagrin. L'espèce de gigue que les musiciens ont commencé à jouer lui parle de sa fille perdue, des beautés de la terre où il a vu le jour et qu'il a parcourue inlassablement durant de longues années.

Milo croise son regard en échangeant la pipe. Il a souvent écouté le vieux lui parler du pays natal, il s'en fait une idée très vague, un tableau noyé de brumes et de grisaille, peuplé d'êtres et d'objets approximatifs. Roux, pâle avec ses yeux

clairs à la teinte indéfinissable hésitant entre l'antracite et le mauve, il a le type des Gypsies des îles occidentales, on le lui dit assez. Il en a sa claque des vieilles qui lui répètent avec des yeux embués qu'il porte en lui un peu de ces lieux aimés. Lui éprouve une fascination pour la steppe et les pays sauvages qui s'étirent à l'est, dépourvus de frontières, habités de peu de gens, libres et fiers ; ces horizons infinis ont opéré leur incomparable séduction sur lui et le gardent prisonnier d'un envoûtement. Mais aujourd'hui, en ce soir paisible, alors que l'air qui monte du sol distille son humidité dans les cœurs et les membres, et que les yeux clairs d'Aberrama évoquent des lumières marines, il se sent pour la première fois appelé par les images de l'Ouest, et voit défiler les plages hérissées de falaises, baignées d'effluves d'algues et de bruyères.

Milo se lève, vient installer son édredon près du troupeau, il passera la nuit là, afin de le protéger des voleurs de chevaux et des prédateurs, les tigres et les loups. Avant de se coucher, il s'approche de la jument, plonge la main dans sa crinière très fournie ; elle le fixe de son œil furieux, à la fois menaçant et effrayé. Il tente de poser la main sur son chanfrein, elle recule aussitôt en hennissant et le dévisage de nouveau avec colère. Milo tourne la tête : son frère Babik vient d'arriver, il a vu le manège et se met à rire :

« Toi non plus tu n'aimes pas qu'on te chipote le visage. »

Milo hausse les épaules avec un air désinvolte. Il observe la jument et dit très bas :

« Demain, je la monterai. Demain... »

Babik lève les yeux au ciel et soupire.

« Tu fais ta tête de chien qui chie, alors ? »

— Je t'emmerde.

— Tu devrais parler à Faith. Elle recommence avec ses simagrées depuis quelques jours ; son oncle te regarde de travers et si ça continue...

— Est-ce que je me mêle de ta vie ?

— Pour ce que j'en ai, de vie. Dis, Milo...

— Quoi ?

— Est-ce que tu l'aimes ? »

Milo prend une profonde inspiration. Babik peut presque sentir le cœur de son frère cogner dans sa propre poitrine. Voilà longtemps qu'il n'a plus osé parler ouvertement de Faith à Milo. Mais la situation devient dangereuse. Dans le tout petit monde clos qui est le leur, la moindre incartade, le moindre manquement aux lois du groupe, aux codes d'honneur, le plus infime mouvement d'insoumission est perçu comme un geste de franche rébellion, passible de toute une série de mesures punitives. Si Milo n'encourageait pas Faith à manifester sa passion pour lui, il ne la décourageait pas non plus. Et ceci était déjà considéré comme une sorte d'approbation tacite du comportement provocateur de la jeune mariée. Indépendamment de ses relations houleuses avec Faith, Milo usait les nerfs de la communauté depuis longtemps : il refusait catégoriquement de se marier, manifestait trop de curiosité pour les Gadjés et pour leurs femmes (ce qui avait valu à la compagnie quelques bagarres mémorables qui ne s'étaient pas toujours terminées en faveur des Gypsies), il invitait souvent l'un ou l'autre de ces étrangers à partager la vie de la compagnie aux moments les plus sacrés et les plus inopportuns. On se souvient encore du soir pas si lointain où il amena un soldat russe complètement imbibé à la veillée funèbre d'un jeune enfant. Ils avaient bu jusqu'à vomir leurs tripes, puis avaient fini par se battre,

entraînant avec eux le père du gosse mort, que le chagrin et l'alcool avaient rendu complètement dément, au point de se crever un œil. C'était uniquement grâce au prestige et à l'autorité dont jouissait Aberrama que Milo avait pu continuer à vivre de manière si intempestive sans en payer le prix.

Babik pensait que son frère était victime d'un sort. Quelque chose le dévorait, un grand charognard affamé qui le laissait parfois en paix pendant quelques semaines ou quelques mois puis se réveillait et recommençait à fouiller son âme sans pitié. Et cela durait depuis toujours, car Babik ne pouvait se souvenir d'un moment où son frère avait été véritablement et profondément apaisé. Excepté quand Milo était en compagnie de Faith lorsqu'elle était petite. Alors seulement le charognard en lui semblait disparu pour de bon. Il satisfaisait le moindre des caprices de l'enfant, s'inquiétait de ses sautes d'humeur, acceptait les plus injustes reproches. Et Faith à son tour était capable de braver tous les dangers pour plaire à Milo, pour provoquer sa joie ou sa fierté, voir fleurir la peur sur ses traits alors qu'elle montait debout sur un cheval à peine dressé, lancé au grand galop, ou se perdait dans la cime des arbres. Ils jouaient à un jeu dangereux dont Milo n'avait probablement pas mesuré toutes les conséquences. Il était communément admis depuis longtemps, même s'il était défendu d'en parler, que l'oncle de Faith n'avait pas voulu de Milo pour gendre à cause du peu de confiance que le jeune homme lui inspirait. Mais Milo n'avait jamais officiellement demandé la main de Faith. Il n'avait même jamais évoqué cette possibilité. Il acceptait le sort de Faith d'une humeur égale et, depuis le mariage, semblait vouloir se détacher progressivement de la jeune fille.

La voix de Babik rompt le silence :

« Est-ce...

— Merde, Babik ! C'est une gosse, un bébé. Je n'en voudrais pas si son oncle me la donnait avec cent chevaux. Elle me casse les burnes si tu veux savoir, son refus de parler, sa manie de porter des plumes dans les cheveux, de fumer la pipe, et puis sa voix, sa voix qui est trop grave, bien trop basse pour une gosse, et ses gestes, des gestes d'actrice, ses lèvres trop rouges, toute sa quincaillerie au cou... »

Milo met son poing dans sa bouche et se mord au sang, en espérant que l'obscurité dissimule son geste. Il ne pensait rien de ce qu'il venait de dire, et pourtant il l'avait dit, c'était sorti de lui comme une cataracte de bave acide.

Il se lève et s'en va marcher dans la nuit. Une vague d'inquiétude parcourt les chevaux. Babik les rejoint et caresse quelques flancs frémissants. Il s'approche de la jument grise de Milo. Il se fait la réflexion que déjà il considère la bête comme la propriété de son frère, alors que personne ne la lui a accordée. Babik recule pour mieux la contempler. La jument est vraiment superbe. Pourvue de toutes les qualités de robustesse et de résistance au froid du cheval sauvage de Mongolie, alliées à l'élégance, à la fierté des races kazakhs. Et puis, elle possède quelque chose d'unique qui ne laisse personne indifférent. Quant à la dresser, ce sera une autre histoire... Elle est la vie à l'état pur, la vie violente, implacable, fragile, destructrice.

*

Deux jours plus tard, Milo n'était toujours pas rentré. La jument avait disparu aussi. On les attendit un peu avant de se mettre en route. Le ciel était voilé de blanc et l'air piquant sentait l'hiver. Babik avait sorti son manteau en loup. Bientôt les glaces recouvriraient les steppes derrière eux, les Kazakhs se calfeutreraient dans leurs yourtes confortables, les hommes partiraient à la chasse au rapace. En pensant à ces gens avec qui il partageait quelques semaines par an et qui étaient devenus un peu comme une seconde famille, Babik eut une vision de Milo les accompagnant à la chasse, un grand aigle sur le poing, montant la jument grise. Babik savait la passion de son frère pour les paysages et les peuples des steppes, sa curiosité insatiable pour leur force et leur patience. Leur calme souverain contrastait si violemment avec sa propre inquiétude fébrile. Une chamane du clan des Kalcha lui avait un jour mystérieusement annoncé que cette agitation en lui disparaîtrait au moment où « tomberait le voile ». Babik et Milo s'étaient gentiment moqués d'une prédiction aussi évasive. Ce matin, elle revient habiter avec une étrange insistance l'esprit de Babik et assombrit tout ce qui s'offre à sa vue et à sa pensée, la route du retour, l'avenir de Milo, de Faith, de la compagnie tout entière.

Le convoi s'ébranle enfin dans un nuage de poussière. Babik conduit le cheval qui tracte la roulotte. Aberrama est assis à côté de lui, taciturne. Il n'a pas dit un mot depuis le matin.

« On continue vers le nord-ouest ? demande Babik pour dire quelque chose, car il connaît déjà la réponse. Ils vont parcourir les plaines mornes de Pologne vers Varsovie. Ce n'est pas la partie la plus agréable du trajet.

- Non, marmonne le vieux.
- Comment, non ?
- On va à Pardubice vendre les chevaux. »

Les Anciens avaient changé les plans. Tant mieux. Il faudrait traverser les Carpates pour rejoindre la Bohême, c'était autrement plus excitant. Babik laisserait des signes sur la route pour que Milo puisse retrouver le convoi. La dernière fois qu'il leur avait faussé compagnie, l'an dernier en Hongrie, on l'avait vu réapparaître après une vingtaine de jours. Il avait élu domicile chez un cordonnier et sa femme qui venaient de perdre leur fils de la fièvre. Milo était capable d'une tendresse presque malade. Il avait sans doute dû câliner les deux vieux, couper leur bois et biner leur potager, tout en apprenant à faire des chaussures avec un vrai professionnel. Il s'était confectionné une splendide paire de bottes souples en veau qui avaient fait des jaloux. Il avait accepté de faire les mêmes pour les membres de la compagnie qui le désiraient, et cela sembla tarir un temps le ressentiment nourri à son encontre. Prendre la fuite sans prévenir et partager la vie des Gadjés était interdit depuis toujours chez les Gypsies, mais Milo s'en moquait éperdument.

Qu'allait-il leur réserver cette fois-ci ? Babik se retint de poser la question à voix haute, le grand-père n'était pas d'humeur à entamer cette conversation. Il était très inquiet. Et sans doute sentait-il ses forces décliner, et pensait-il qu'il ne serait un jour plus là pour veiller sur ce jeune homme fantasque qui était la prunelle de ses yeux, son enfant terrible. C'était Milo qui ressemblait le plus à leur mère, Hope. Il avait son regard, sa manière de se mettre en colère et, par-dessus tout, son sourire, désarmant, incomparable, si lumineux

qu'il effaçait les pires accès d'humeur, les paroles les plus blessantes. Babik avait hérité plus de choses de son père, le caractère tranquille, la haute taille et la carrure de lutteur, les grands yeux sombres et pénétrants.

On approchait d'Oswiecim. Tous les attelages ralentirent l'allure presque en même temps. On descendit des roulottes. Les hommes ôtèrent leur chapeau. Les femmes entonnèrent le Chant des Disparus, comme chaque fois que l'on passait à proximité de cet endroit. La végétation et les assauts du temps n'avaient pas encore entièrement effacé les traces de ce lieu où avaient péri des milliers de Roms durant la dernière grande guerre qui avait ravagé l'Europe du Vieux Monde. Tous les Gens du voyage connaissaient cette histoire, que l'on se racontait de génération en génération depuis toujours. Il y avait eu les chambres à gaz et les fours crématoires, les wagons bondés où les gens mouraient de froid, de soif, de peur bien avant d'arriver au camp. On ne savait plus à quoi ressemblaient ces wagons ni comment ils se déplaçaient. Les maîtres du Vieux Monde avaient inventé de nombreuses manières de faire avancer des véhicules sans utiliser les chevaux ou les hommes, aucun de ces moyens ne leur avaient survécu. Et c'était sans doute mieux ainsi.

La Terre Mère avait mis du temps à se guérir de cette époque, à panser ses plaies, seule, dans le grand silence et la nuit qui avaient succédé à la Chute. Mais elle avait fini par se languir de la présence des hommes. Un beau jour lui manqua le frôlement des pieds nus et légers dansant sur sa peau, les chansons et la musique, les rires et les larmes des hommes. Alors elle enfanta de nouveau, et une humanité naquit, dont les Fils du Vent étaient devenus les princes incontestés. Eux

qui avaient été maudits et méprisés, assassinés et brûlés, sans chants et sans prières, sans personne pour prononcer leurs innombrables noms, ils étaient devenus les enfants chéris de la Terre. Ils ne doivent en tirer aucun orgueil, seulement une joie pure qui les porte toujours plus loin sur la route, les réchauffe quand la bise souffle en hiver, les rafraîchit quand le soleil cogne en été, qui les garde en santé, heureux de marcher sur la Terre sacrée. Voilà ce que l'on racontait aux enfants durant les veillées. Voilà à quoi Babik croyait avec ferveur et émerveillement. Milo semblait plus sceptique. Il lui fallait glaner d'autres versions lorsqu'elles différaient d'une compagnie à l'autre, d'une tribu à l'autre, et les comparer, entendre les croyances des peuples qu'ils croisaient. Il lui fallait discuter indéfiniment le soir avant de dormir, alors que Babik somnait dans le sommeil, l'esprit abruti par tant de réflexions et de questions, ébranlé par le doute qui creusait son sillon chez son frère.

Les chants et les prières terminés, on se baissa pour baiser la terre et puis on se remit en route. Un petit vent frais s'était levé, qui aida les âmes à s'alléger après cette halte douloureuse. Babik vit Faith sortir précipitamment de sa roulotte et mettre les mains en visière au-dessus de ses yeux en se penchant sur le côté. Elle finit par descendre malgré les protestations molles de son époux et marcha dans le sens opposé à celui du convoi. Le vent se renforçait, faisant voler les pans de son foulard et les mèches noires qui s'en échappaient ; elle plissait les yeux et ses narines palpitaient comme celles d'un animal qui sent les nouvelles apportées par le vent. Puis sa bouche charnue peinte en rouge vif s'étira en un sourire, laissant voir ses dents jusqu'aux canines qu'elle avait pointues.

La gauche, qui était en or, lança un éclair de lumière. Et c'est alors que tous le virent, arrivant à toute allure dans un nuage de poussière, monté sur la jument grise. Faith ouvrit grand les bras sans s'arrêter de marcher. Il ralentit un peu avant d'arriver à sa hauteur, immobilisa le cheval un instant, puis se mit à décrire des cercles au trot autour de la jeune fille. La jument semblait agitée. Elle renâclait, faisait parfois des ruades. Mais Milo tenait en selle, les yeux dans ceux de Faith, qui tournait sur elle-même pour suivre le cavalier. Faith observait Milo avec défi. Enfin, elle eut brusquement l'air las, se détourna et s'en alla vers sa roulotte. Milo relança sa jument au galop et lui fit faire de grands cercles autour du convoi en marche.

Aberrama soupira avec lassitude ; mais Babik sentait qu'il était soulagé et heureux de contempler Milo sur cette satanée jument, Milo qui était de retour, Milo qui allait se prendre une raclée, mais qui n'en aurait rien à péter comme toujours. Quand il passa à sa portée, Aberrama fit signe à son petit-fils d'approcher.

« Tu as préféré la dresser dans l'intimité ? C'est mieux de ne pas se faire ridiculiser par une femme en public, tu as raison, déclara Aberrama, l'air jovial.

— Ça n'a pas été si difficile, tu sais, elle ne demandait qu'à se laisser faire, répondit Milo avec désinvolture.

— Ouais... marmonna Babik.

— Descends de cette jument et ramène-la avec les autres », ordonna Aberrama avec une brusque dureté.

La jument de Milo, rendue nerveuse par la voix cassante du vieux, fit une légère embardée. Milo soutint avec arrogance le regard de son grand-père. Petit à petit cette arrogance fit

place à de l'embarras, puis il baissa les yeux le premier, alla en queue de convoi, dessella la jument et la confia à l'homme en charge du troupeau. Ensuite il revint s'affaler dans la roulotte et dormit jusqu'au soir.

Alors qu'ils entraient dans la région montagneuse qu'on appelait autrefois la Moravie, ils firent la rencontre d'une bande de cinq femmes munies d'arcs et de hauts carquois ; elles traînaient sur une civière un énorme cerf. Elles proposèrent à la compagnie de partager le repas du soir avec leurs familles, qui les attendaient au camp. Les Gens du voyage inspiraient généralement la confiance, excepté aux sédentaires, qui étaient très minoritaires dans ces régions du monde habité ; de tous les nomades ou semi-nomades qui peuplaient l'Europe, les Gypsies parcouraient les plus longues distances et rencontraient les cultures les plus variées ; ils faisaient le commerce d'objets rares et exotiques, et leurs chevaux étaient costauds et dociles. Ils étaient les meilleurs conteurs d'histoires que la Terre portât, leur aura était immense et leur assurait un accueil généreux.

Aberrama ne connaissait pas ces femmes chasseresses, mais avait déjà croisé maintes fois des gens de la tribu de l'Orage, à laquelle ce clan appartenait manifestement, des chasseurs-cueilleurs vivant dans les Carpates l'été, et regagnant les Balkans et la Grèce l'hiver. Ces femmes semblaient heureuses de voir du monde et de parler. Elles admirèrent le troupeau de chevaux sauvages et caressèrent les bêtes avec une joie ostensible et une grande curiosité. Ces peuples n'avaient guère d'usage du cheval, car les régions où ils se déplaçaient étaient très accidentées, mais ils l'appréciaient, le respectaient

et le craignaient un peu comme un des plus sublimes et étonnants enfants de la Terre Mère.

Le camp était installé dans un bois de feuillus, au creux d'une ravine abritée par un petit cirque de roches aux formes étranges. Des enfants, des hommes et des vieillards attendaient impatiemment le retour de chasse des femmes. Telle était la répartition des tâches au sein de la plupart de ces communautés d'Europe centrale qui vivaient en complète autarcie : les hommes et les vieillards s'occupaient des activités domestiques et des enfants, pendant que les femmes chassaient ou guerroyaient. Elles étaient également en charge des rites chamaniques, de la fabrication des potions et onguents de guérison. Les hommes étaient souvent des artisans et des artistes accomplis. Ils jouaient tous d'un instrument et chantaient, décoraient les vêtements, des tuniques et des pantalons de daim brodé de motifs végétaux et d'oiseaux d'une grande délicatesse, très appréciés par les sédentaires de l'Ouest. Aberrama et les anciens de la compagnie reçurent les meilleures places près du grand feu. Les enfants gypsies et ceux du camp se mêlèrent rapidement et commencèrent à jouer aux abords des tipis de peau, pendant que les adultes discutaient.

Milo émergea du sommeil lorsque Babik le secoua fermement. Il sortit de la roulotte et un grand silence se fit dans l'assemblée. Les membres de la compagnie étaient gênés de l'apparition aussi tardive d'un des leurs, tout dépenaillé et chiffonné par le sommeil. Une très vieille femme parmi leurs hôtes se leva péniblement et s'avança vers Milo, lui prit la main et l'amena près du feu. Elle poussa rudement un jeune homme pour faire de la place et installa Milo parmi les convives. Elle lui présenta des baies et des racines qu'il

ne put identifier, mais il mangea de bon cœur en remerciant. La vieille leva la main comme pour lui caresser les cheveux, mais Milo recula brusquement pour échapper au contact ; elle l'observa un instant, perplexe, et alla regagner sa place. Faith ne quittait pas Milo des yeux alors qu'une femme admirait sa coiffure, touchant les petites tresses terminées par des rangs de perles de verre minuscules ou des plumes. Les femmes de la tribu de l'Orage laissaient leurs cheveux très longs lâchés, et les relevaient par des peignes d'os lorsqu'elles chassaient. Faith prit une plume au bout d'une de ses petites tresses et l'offrit à la jeune femme blonde captivée par sa chevelure.

Après le repas, on chanta et on dansa une bonne partie de la nuit. Babik s'aperçut que Faith et Milo avaient disparu. Il s'éclipsa discrètement pour aller à leur recherche et les trouva à quelques centaines de mètres du camp. Faith était appuyée le dos contre un arbre et Milo était devant elle. Ils ne se touchaient pas, murmuraient des choses inaudibles. Faith porta les mains à son corsage et commença à le débou-tonner. Milo ne bougeait pas. La poitrine menue de la jeune fille se révéla dans la nuit, la blancheur de sa gorge reflétait la clarté de la lune et illuminait son visage. Ses mamelons se dressaient en ombres chinoises. Babik pouvait entendre la respiration de son frère s'accélérer. Faith lui tendit les bras, mais Milo la repoussa, elle fit deux pas en avant et le gifla. Il lui prit le visage dans les mains avec une espèce de fureur triste. Il l'embrassa longuement, ses mains couraient partout sur elle, avides et frénétiques. Puis il s'écarta brusquement et s'enfuit dans la forêt. Babik regagna le campement où quelques personnes s'attardaient près du feu. Aberrama était parti se coucher.

Milo se glissa dans la roulotte à l'aube. Au matin, on échangea avec les gens de la tribu de l'Orage des tuniques brodées contre des peaux pour confectionner des manteaux d'hiver, renard polaire, ours blanc et loup, que les Gypsies avaient obtenues auprès des Kazakhs, qui les avaient eux-mêmes achetées aux Mongols et aux chasseurs de la taïga sibérienne. On se sépara en se promettant de se retrouver l'année prochaine. Les hasards de la vie nomade en décideraient sans doute autrement, il était bon de se donner l'illusion fugace de contrôler le destin, avant de retrouver le mystérieux dessein de la route et d'apprécier à nouveau de vivre dans le miracle que réserve chaque nouveau jour.

Pour Milo, ce jour serait à jamais marqué d'une pierre noire, selon une expression du Vieux Monde que plus personne ne comprenait. Les Anciens décidèrent de camper pendant trois jours au bord d'une rivière, afin de pouvoir faire la lessive et permettre aux enfants de s'ébattre et de jouer à leur guise. Cela faisait quelque temps que les haltes étaient trop courtes, et tout le monde était fatigué. Les femmes appréciaient de se retrouver à la rivière et de discuter entre elles. Chacune amenait le linge dans plusieurs bassines, une pour les habits des femmes de la famille, une autre pour ceux des hommes. Il était formellement interdit de laver les vêtements féminins et masculins ensemble, de même qu'il convenait impérativement de ne pas mélanger dans la bassine le linge du haut du corps et celui destiné aux parties inférieures, considérées comme impures. Le groupe de femmes accompagnées par quelques enfants s'occupa à la rivière une bonne partie de la journée. Les hommes avaient construit des tentes avec des peaux et des branchages, selon l'habitude lorsque

l'on s'attardait dans un endroit. Comme les autres femmes, Faith fit sécher son linge aux cordes tendues entre les arbres. Quand elle eut terminé, elle alla remplir une bassine d'eau à la rivière et vint la présenter à son époux pour qu'il se désaltère et se lave. Elle alla chercher une autre bassine et fit de même pour Milo. Il but, puis s'aspergea le visage et se frotta les mains et les poignets. Soudain, quelques femmes s'attroupèrent autour de lui et le regardèrent avec un mélange de pitié, de colère et de dégoût. Milo suspendit son geste, posa la bassine à terre et se leva.

« Quoi ? Pourquoi vous me regardez comme ça ?

— Il est *marhimé* », cria une femme.

C'était Macha, la sœur de Tom, l'époux de Faith. Une rumeur parcourut le campement, d'autres personnes accoururent et rejoignirent le cercle de femmes. Aberrama vint se placer près de son petit-fils. Il leva les bras pour faire taire l'assemblée.

« Qui dit cela ? demanda Aberrama de son timbre autoritaire.

— C'est moi, répondit fermement la femme qui avait parlé en se frappant la poitrine.

— C'est une très grave accusation, Macha. Tu vas devoir t'expliquer. Et si ta bouche a proféré de fausses paroles, tu devras à ton tour être jugée et condamnée. Tu maintiens ton dire ?

— Que l'eau des rivières se transforme en sang si je ne dis pas la vérité. J'étais avec Faith à la lessive. Elle nous a dit avoir ses règles, et d'ailleurs nous avons vu le sang sur ses linges. Elle a ramené ses jupes, ses culottes et ses tissus de protection dans cette bassine que tu vois là, Aberrama. Celle où ton petit-fils vient de boire. »

Plusieurs femmes confirmèrent. Aberrama était sans voix. Un silence terrible se fit, duquel monta une plainte. C'était une voix de vieille femme, bientôt rejointe par d'autres, qui se fondirent en une lugubre mélodie. Milo jetait des regards incrédules à Babik, cherchait Faith des yeux. Elle finit par se montrer, les joues baignées de larmes, le teint cireux. Milo bondit vers elle, mais fut arrêté par Tom Boswell et Babik, qui l'obligèrent à reculer au centre du cercle.

« Qu'est-ce que tu as fait ? » murmura Milo comme s'il s'adressait à un enfant désobéissant.

Faith leva les yeux vers lui puis s'effondra, inconsciente. Son mari l'emporta et la confia à deux vieilles. Milo était à présent terrifié ; il s'approcha d'Aberrama, mais le vieux recula, Babik réagit de la même façon lorsque son frère fit mine de le toucher, comme si Milo était brusquement atteint d'une maladie contagieuse et mortelle.

« Il faut appliquer la loi », déclara Aberrama.

Il contenait péniblement son émotion. Ses lèvres tremblaient sous sa moustache, ses vieilles mains se tordaient l'une dans l'autre. Il observa désespérément Milo pendant de longues secondes, prit une profonde inspiration et parla :

« Je propose un an de bannissement. »

Des cris de mécontentement s'élevèrent. La sœur de Tom prit la parole :

« Nous demandons le bannissement à vie. Milo fait ce que bon lui semble depuis trop longtemps. Il ne respecte ni les coutumes, ni les personnes. Il est temps qu'il soit puni, pour cette faute et toutes les autres qui n'ont jamais été condamnées. Nous ne voulons plus de lui, Aberrama. Tu l'as

protégé, mais maintenant ton autorité ne sera plus d'aucune aide pour lui. Il doit partir. »

Aberrama balaya l'assistance du regard en quête de soutien. Mais il ne rencontra que des visages fermés. Il plongea les yeux dans ceux de la vieille Charity, la grand-mère de Faith, qui avait une tendresse particulière pour Milo. Elle dit :

« Je suis désolée, Abe. Ton gamin est une menace pour nous tous. Il sème le trouble et le chagrin. Il va finir par mettre cette compagnie en danger. On a essayé de le raisonner, en vain. Quand un cheval met son cavalier par terre, il faut le rendre à la sauvagerie. »

C'est ainsi qu'en ce quinzième jour d'octobre de l'an 541 après la Chute du Vieux Monde, Milo Gray, Fils du Vent de la tribu des Britannia, fut abandonné par sa compagnie au bord d'un chemin de Bohême, avec un manteau de fourrure, une dague, un arc et quelques flèches, une couverture et des vivres pour trois jours.